C'EST *moi* QUI L'AI FAIT

KARINE VINHAS

Karine Vinhas

C'est moi qui l'ai fait

© Karine Vinhas, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0661-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Vulnerability is not weakness ;
it’s our most accurate measure of courage. »

« La vulnérabilité n’est pas une faiblesse ;
c’est notre mesure la plus précise du courage. »

Brené BROWN

1

— C’est toi qui l’as fait ?

D’un air suspicieux digne de Cyril Lignac, sa mère observe le bavarois avec attention.

— Oui. Tu aimes, maman ?

— Il se tient assez bien. C’est bien dosé en sucre.

— Ça te plaît alors ?

— J’aurais mis un peu plus de mousse.

— Ben, j’ai suivi la recette.

— Dommage que ce ne soit pas la saison des fraises, rétorque Sophie.

— Pourtant, j’ai pris des gariguettes françaises.

— Oui, enfin, c’est pas encore la pleine saison. Les fruits sous serre, c’est quand même pas pareil.

Ça y est. Madame Je-sais-tout ramène sa fraise, pense Laura.

— Je sais, j’ai utilisé de la pulpe de fruits, précise-t-elle. Elle a plus de goût. Je l’ai faite l’an dernier avec les Mara des bois et les Charlotte du producteur local. Il avait un stand quand vous êtes venus à la fête de la fraise.

— Ah oui, je m’en souviens, acquiesce Sophie.

— Ben, tu vois, ses fraises sont cultivées plein champ. Elles sont gorgées de soleil. En plus, comme il a plein de variétés différentes, il produit de début mai à fin septembre. Les gariguettes, c’était pour la déco.

Mais pourquoi je me justifie ? Je te demande, moi, pourquoi tu portes un serre-tête en velours ridicule, comme Dame Béatrice la poufiasse.

— En tout cas, s’extasie Pierre, moi, je te félicite, ma chérie. Je sais le temps que tu y as passé et j’en veux bien encore une part.

— Avec plaisir, chéri. Papa, tu en veux aussi ?

— Si ta mère est d’accord.

— Ahah, comme si tu m’écoutais… Tu t’es pas gêné avec le saucisson à

l’apéritif. Alors, fais comme tu veux.

— Bon, ben, non merci, ça m’a coupé l’appétit.

— Bah voilà ! ça va encore être de ma faute, se lamente la mère de Laura.

Une dernière part de bavarois traîne sur le plateau de service en porcelaine. Laura est fière. Pour une fois. Elle a réussi ce dessert qu’elle voulait essayer depuis des mois.

— Bon, si quelqu’un en veut encore, propose-t-elle, il en reste une part… Personne n’en veut ? Vous êtes sûrs ? On ne va pas laisser ce morceau. C’est pour moi, alors.

Elle se sert, les papilles émoustillées.

— Eh bien, ma fille, tu as bon appétit ! Tu ferais mieux de faire attention.

— Oui, enfin, c’est Pâques, réplique Pierre, c’est jour de fête. On peut quand même profiter.

— Oh ! tu sais, moi, je dis ça pour Laura.

La satisfaction de Laura retombe en une fraction de seconde comme un soufflé.

Quoi qu’il arrive, n’en faites pas une affaire personnelle.

Quoi qu’il arrive, n’en faites pas une affaire personnelle.

Quoi qu’il arrive, n’en faites pas une affaire personnelle.

Oui, enfin, c’est bien joli, mais c’est quand même de mon corps qu’il s’agit, alors si c’est pas personnel !

Elle aimerait répondre à sa mère : « Merci de t’inquiéter pour moi. Tu sais, je fais attention à mon alimentation. On peut faire des écarts. C’est juste une question de curseur. ». À moins que, pour une fois, elle lui assène un « Merci pour tes conseils, mais je suis assez grande pour décider de ce que je mange. » Elle verrait la cuillère de sa mère retomber dans son assiette sous la stupéfaction. Un éclair de malice rayonnerait dans les yeux de son père, privé quelques instants plus tôt d’une seconde part de dessert.

Au lieu de cela, elle mange son bavarois avec une boule dans la gorge. Ne reste que le goût fade et insipide du remords. Elle retient ses larmes. Personne ne remarque son mal-être.

Bien sûr qu’elle a pris quelques rondeurs ces dernières années. Aujourd’hui,

elle voulait se lâcher un peu. Après tout, elle a passé des heures à tout préparer. Elle s'est appliquée pour mener à terme la confection de ce bavarois à la fraise. Sans doute, sa mère se fait du souci pour elle, pour sa santé, à moins que ce ne soit l'apparence un peu négligée de sa fille qui la dérange.

Les heures à table et les plats se sont enchaînés. Les cuillères raclent les assiettes. Son frère Nicolas parle la bouche pleine. Son père s'éclaircit sans arrêt la gorge. Ses neveux, Léonard et Frida, chouinent. Toute cette agitation bruyante, ce déferlement de rires, ces conversations finissent par happer le peu d'énergie de Laura. Elle se lève et commence à débarrasser. Elle aspire à retrouver un peu de calme.

Sa belle-sœur Sophie la rejoint en lui disant qu'à deux, elles iront plus vite. Elle envahit son espace, prend tout en charge, empile avec fracas les assiettes qu'elle essuie deux par deux.

Non, merci, Dame Sophie la poufiasse. Je veux juste du silence.

Mais ça, Sophie ne l'entend pas. La femme de son frère a toujours quelque chose à raconter. Elle se lance dans un bavardage incessant. Les frasques de ses voisins. Les prochaines vacances. Les exploits de son dernier rejeton qui s'ennuie tellement à la crèche.

— Tiens, au fait, Léonard se déplace en draisienne.

— C'est de son âge, non ?

— Il est quand même en avance. La dame de la crèche m'a dit qu'il avait fait beaucoup de progrès ces derniers mois. C'est pas pour me vanter, mais si tu le voyais dans la cour au milieu des autres, il est quand même sacrément dégourdi.

— Ah oui ?

— Non, parce que c'est important de les stimuler. C'est vrai, les tiens sont grands maintenant.

— Pas tant que ça.

— Oui, enfin, le monde a changé. Faut les préparer.

— Ton fils passe pas le bac à la fin de l'année non plus. Il n'a que vingt mois.

— Mais enfin, sur quelle planète tu vis ? Tu ne te rends pas compte de la concurrence pour trouver une bonne école quand on habite à Paris. Surtout avec leur potentiel. Il faut les préparer dès tout-petits. « Tout se joue avant six ans. »

— Si tu le dis… je croyais que le cerveau s'adaptait tout au long de la vie.

— Oui, mais enfin, la neuroplasticité a des limites, quand même. On n'est pas tous égaux. Frida a été acceptée en petite section, option arts et musique. Et vu les capacités de Léonard, on va sur le même chemin. On va payer une blinde, mais ça vaut le coup. Nous sommes vraiment fiers, avec Nicolas.

— Ah ? For-mi-dable. Moi, Quentin sait même pas ce qu'il veut prendre comme « spé », alors qu'il va bientôt entrer au lycée. Oh là là, regarde, Sophie ! Léonard est en train de manger des croquettes dans la gamelle du chat.

— Mais mon cœur, c'est pas des Chocapics ! *Leonardo, it's for the cat. It's not yours. Non è possibile mangiare questo. Wait a minute please.* Maman va te donner un bâtonnet de carotte. *Ca-ro-ta.*

Le pauvre, il va finir par être polyglotte avant d'être propre. S'il suffisait d'appeler ses enfants Léonard et Frida et de les gaver d'activités en tout genre pour en faire des génies, ça se saurait. Qu'est-ce qu'elle me fatigue ! Elle peut pas les laisser respirer deux minutes, qu'ils jouent comme tous les enfants de leur âge, au lieu d'en faire des singes savants.

Quand Pierre propose de sortir pour la fameuse balade digestive en famille, Laura décline l'offre. Elle préfère finir de ranger la cuisine. Et puis, elle a mal à la tête. Sophie demande à Nicolas de sortir la draisienne et la trottinette du coffre de la voiture. Elle a tout prévu pour aller prendre l'air. Tout le monde prend son manteau et va se dégourdir les jambes avant de remettre le couvert pour le dîner.

Laura apprécie de se retrouver enfin seule. C'est un trop-plein de sensations qu'elle n'arrive plus à digérer : trop de bruits, trop de rires, trop de nourriture, trop de monde… trop, trop, trop. Elle est si fatiguée. Elle se demande dans quel état elle retournera travailler mardi après toute cette pagaille. Elle range la viande dans le réfrigérateur et s'assoit quelques minutes dans le canapé. Elle s'assoupit.

Le reste du week-end se déroule entre ripailles, digestion, jeux de société, discussions à bâtons rompus et anodines remarques assassines. Le lundi, chacun reprend la route, plus ou moins tôt, en fonction des kilomètres à parcourir. On s'enlace. On remercie. On se réjouit de se revoir très vite pour l'Ascension et « peut-être que l'année prochaine, vous pourrez venir chez nous si on a fini les travaux ».

Comme tous les ans, quoi…

L’effervescence a laissé la place au vide d’après-match. Il reste de quoi manger pour toute la semaine. Il faut faire tourner le lave-vaisselle et les lessives. Laura doit puiser dans le peu de forces qu’il lui reste pour préparer les jours à venir et éviter de se retrouver dans le jus.

Vite, une bouteille d’eau gazeuse.

« Les enfants, à la douche ! » « Quentin, c’est pas l’heure de jouer à Minecraft, t’as un contrôle demain. » « Vérifie ton cartable, Antoine. » « Lucie, prépare ton sac de piscine. » « Pierre, tu veux des restes pour ta gamelle ? »

L’an prochain, c’est sûr, je pars en week-end à Grimaud avec Laurent Voulzy dans ma vieille voiture de la fac. Dommage qu’elle soit partie à la casse…

À cette idée, elle sourit.

L’air entêtant de la chanson lui revient tout à coup. *« J’mets les gaz trois cents chevaux, c’est le grand rodéo. C’est le soleil à Paris, on part à Grimaud. La copine, elle sourit, elle dit plus un mot. C’est longtemps qu’elle voulait quitter son boulot. Di di di di… ou c’est mal ou c’est bien ou je suis marteau… de l’avis général, c’est pas comme il faut ».*

Des fois, j’aimerais bien être marteau, moi aussi, comme Laurent Voulzy, et laisser mes valises là où personne ne viendrait me retrouver.

Grimaud. Elle rêvait d’y aller depuis qu’adolescente, elle écoutait en boucle les albums de Laurent Voulzy. Le rythme indolent des îles, la douceur, la nostalgie. Un jour, Pierre lui avait fait une surprise. Ils avaient embarqué les enfants, une valise avec quelques affaires et un pique-nique pour s’arrêter déjeuner sur la route. Le reste, Pierre n’avait rien voulu dire. En bifurquant vers la destination, il avait mis son vieux CD dans la voiture. La compilation avait d’abord égrené les notes de *Belle-Île-en-Mer*, puis de *Rockollection*. Enfin, quand l’air de *Grimaud* avait commencé et qu’elle avait vu le panneau de la sortie qu’ils empruntaient, elle avait compris. Pierre s’était contenté de lui lancer un regard à la dérobade. Le sourire qu’il avait mis aux coins des lèvres et qu’il tentait de retenir, les pupilles brillantes avaient attendri Laura. Elle avait souri et effleuré la main de son mari posée sur le levier de vitesse.

C’était il y a trois ans. C’était, il y a une éternité. Lors de ce week-end prolongé, Pierre avait laissé Laura profiter de la nostalgie, de la douceur des instants suspendus, des rayons de soleil sur la peau, en prenant le petit déjeuner. Grimaud, son port, ses bougainvilliers, mais surtout les ruelles escarpées, les

parfums, les ruines de son château perché. Un papillon s’était faufilé entre les murs de la tour. Une photo avait capturé l’intrépide lépidoptère qui survolait le chapeau de paille coloré de Lucie.